

J : jeu

Enfant, je jouais peu. En tout cas, avec des jouets. Comme je l'ai dit à maintes reprises, je me racontais des histoires, un cordon d'étoffe à la main, du type de ceux qu'on utilise pour retenir les pantalons des pyjamas, assis sur une chaise installée au milieu de ma chambre et me démenant en vaticinant comme un maboul. C'était mon seul jeu. Le cordon tripoté et trituré entre mes doigts agissait sur le vide ambiant pour en faire un désert rougeâtre, planté de loin en loin de cactus et parcouru de desperados surarmés, ou bien un labyrinthe de rues obscures hantées de silhouettes en gabardine, ou encore des étendues de landes sur lesquelles se croisaient, Dieu savait pourquoi, des chevaliers tintinnabulants. Grâce au cordon, le vide ambiant se changeait en tout et en n'importe quoi. Alors que les jouets, au contraire, tristement prisonniers d'eux-mêmes, restaient ce que le plastique moulé ou le

métal luisant leur imposaient d'être, petites autos, panoplies de chef indien, trains miniatures.

Pour les mêmes raisons, je n'aimais pas la première personne du singulier. Longtemps, je n'ai pas aimé cette personne. À l'école, au moment de réciter les conjugaisons, je ne la prononçais qu'avec un certain embarras, le pronom me causant toujours un vague malaise, avec sa chuintante un peu gluante. Lors des lectures à haute voix je le lisais avec répugnance. Ça me déplaisait de devoir avoir l'air d'avoir ces pensées et d'accomplir ces actes qui n'étaient pas les miens mais, selon toute apparence, ceux de Marcel Pagnol ou d'Henri Bosco. En plus pour Bosco ce n'étaient, nous expliquait-on, pas les siens non plus, mais ceux de l'enfant à la rivière. Pourtant c'était bien Henri qui avait écrit le livre, et il disait je. Allez comprendre.

Je n'aimais pas les récits à la première personne. Elle leur donnait tout de suite l'air de raconter des choses qui se seraient effectivement produites, or qu'une histoire soit vraie la dévalorisait instantanément à mes yeux. Dans mes histoires à base de gesticulations et de cordon, un il infiniment plastique ouvrait l'accès à des aventures où plonger avec d'autant plus d'insouciance qu'il était parfaitement clair qu'elles étaient le pur produit de l'imagination. Geoffroy de Coursensac ou Jim Johnson, leur troisième personne les ouvrait à tous les vents, on pouvait se jeter en eux puis les retraverser dans l'autre sens comme on voulait, pour passer un peu plus tard aussi facilement, par le biais d'un

autre il, dans un tout autre monde, insaisissable. Tandis qu'un je serait resté posé là dans toute sa raideur et sa compacité, bouclé sur lui-même et sur ce qui lui serait advenu une fois pour toutes. Comment s'insinuer en lui. Dans les rédactions cependant il fallait toujours l'utiliser, c'était toujours racontez-une-injustice-dont-vous-avez-été-témoin ou vous-avez-vécu-un-douloureux-cas-de-conscience. Alors de deux choses l'une, ou bien on devait inventer de toutes pièces le cas de conscience (vous voyez un peu l'intérêt) et on le faisait, emprunté, malhabile, encombré de ce je de seconde main qu'on manipulait comme une espèce de lourd mannequin grandeur nature, ou bien on avait vraiment vécu ce cas douloureux, et qui est-ce que ça regardait.

Pendant longtemps, tout ce que j'écrivais l'était à la troisième personne. Il s'agissait de gros romans compliqués dont moi-même je perdais le fil, mais que je le perde était la garantie que le lecteur ne s'en sortirait pas non plus, ne parviendrait jamais à remonter jusqu'au cœur du sujet, c'est-à-dire moi. J'ai longtemps écrit des récits conçus sur le modèle du labyrinthe — longues phrases contournées, intrigues alambiquées, mots entassés entre moi et le destinataire. Le temps qu'il arrive au bout, j'étais tranquille. La meilleure manière d'échapper au regard des autres, me disais-je (inconsciemment), c'était de faire d'eux des lecteurs et de les embarquer dans une histoire sans queue ni tête, tant qu'ils pataugeaient dans cette histoire on les savait occupés à autre chose qu'à vous nuire. Grâce à l'emploi de la troisième personne on était sûr qu'ils y entreraient comme dans du

beurre, et on ne risquait par ailleurs pas, dans un moment de distraction, de leur ouvrir un chemin direct conduisant à soi.

Évidemment, c'était quand même un jeu dangereux. Il suffisait d'un rien pour que la situation s'inverse. Elle s'est inversée d'un coup, soudain, avec un soulagement vertigineux j'ai laissé tomber ces lourds imbroglios d'ils enchevêtrés obligés de suivre les détours d'inventions mal ficelées qui se défaisaient toujours par un bout ou par l'autre. Du jour au lendemain, je me suis mis à jeter à la figure des gens mes souvenirs d'enfance, mon père, ma mère, ma première femme, ma difficulté à trouver un sujet, etcetera. Je me suis mis à me jeter à la figure des gens. Un deuxième je m'étais poussé, qui n'était pas tout à fait moi, et à partir du moment où j'avais commencé à l'extirper de ma personne pour le jeter aux autres j'étais obligé de continuer, il fallait le jeter et le jeter encore, il fallait le jeter sans fin, vous êtes payé pour le savoir, si j'ose dire. Il renaissait à chaque fois puisque ce n'était jamais tout à fait moi que j'avais lâché, jamais moi complètement, il en restait toujours, ce bout de je persistait sous la forme têtue d'une excroissance, d'une gêne, d'un étrange embarras. Je ne pouvais, d'ailleurs je ne peux toujours pas, me débarrasser de cette sensation pénible de bringuebatement intime, de corps étranger mal vissé, et voilà ce qui me pousse à revenir constamment vous casser les pieds avec mes histoires. C'est la faute de ce défaut de fabrication que

j'ai longtemps essayé de cacher, mais impossible. Pour finir, il faut assumer, à chacun sa croix, moi, il y a du jeu dans mon moi.

Pierre Ahnne